

DEMAIN, ON DESARMERA

MIEUX que le monstre du Loch Ness, qui ne remonte à la surface que périodiquement, la question du désarmement défia la chronique continuellement, depuis plusieurs années. Les conférences à tous les niveaux se succèdent; les questions sont dissociées, examinées sur le plan des armements nucléaires ou classiques, sans qu'on avance d'un pas; le piétinement est total.

Il y a une raison bien simple à cela. A part l'exception qui confirme la règle dans laquelle il faut incorporer un certain nombre de nos militants — personne ne veut désarmer; les ouvriers en tête.

A tous les échelons de la hiérarchie, chacun voit la question selon son intérêt personnel et la solution au mieux de celui-ci, sans se préoccuper en aucune façon de ceux qui l'entourent.

Le spectre du chômage efface celui de la guerre chez les ouvriers travaillant pour l'armement, qui sont légion. Ils pensent d'ailleurs, tant le chaos que provoquerait un nouveau conflit mondial dépasserait en horreur tout ce qui a existé antérieurement, qu'« ILS N'OSERONT PAS ». Ils nous semblent que c'est mal connaître ce « ILS », personifié par la bourgeoisie capitaliste omnipotente.

En effet, tout ce qui tient le haut du pavé, à la suite de l'intervention d'éléments nouveaux, estime, à tort ou à raison — seule l'expérience peut le définir — qu'il y a, par l'utilisation de moyens de défense appropriés, qu'une immense fortune peut permettre seule de posséder, la possibilité d'échapper à l'extermination totale de l'espèce sur la planète.

La hantise de l'instauration du communisme (le vrai), qui tôt ou tard aura droit de cité, lui fait préférer n'importe quelle autre solution, et intervient certainement pour une bonne part dans sa détermination.

Aussi monstrueux que cela puisse paraître, certains n'ont pas dû manquer d'étudier déjà les immenses profits qui découleraient de la réparation des destructions; solutionnerait le problème capitaliste pour de nombreuses années, et, risques mis à part, que ce développement de faits ne manquerait pas d'avantages... pour eux.

A côté de ces deux courants, il en existe nombre d'autres; nous n'en retiendrons qu'un en raison de son importance : celui des bornés, jeunes et vieux, à la « tripe patriotique », nationalistes, revanchards, etc., sans grands moyens ou sans moyens du tout, qui croient tout « pour faire un peu d'argent ».

Les premiers peuvent bénéficier, en raison de leur âge de circonstances atténuantes, mais les vieux, ceux qui en ont parfois « fait deux », sont indécorables, irrépressibles; ils disparaîtront par voie d'extinction. Fin regrettable pour eux, qui ont vécu ces expériences, dont les enseignements auraient dû les situer à nos côtés, pour remettre dans le droit chemin, celui de l'altruisme, les jeunes, dévoyés par une propagande malsaine, déplacée, rétrograde.

Nous en sommes là. Chaque jour la situation internationale se détériore. Les belles professions de foi pacifiste de Nehru, en Inde, après la conquête de Goa et les commandes d'avions de combat qu'on n'utilisera certes pas pour exterminer les moustiques, ne dépassent plus personne; pas plus que l'aide aux nations colonisées, récemment émancipées, les dons qui leur ont été consentis étant destinés avant tout à la mise sur pied de forces armées. Que celui qui doute, se réfère, pour ce qui nous concerne, à l'écrit récent du général chef de l'état-major de l'armée de l'air, qui fait des pronostics sur l'importance de notre force de frappe et de dissuasion en 1964, versant un pleur de regret sur ce qu'il estime son insuffisance.

Le désarmement n'aura pas lieu; s'il intervient, contre toute attente, il ne sera jamais provoqué par le système du profit, étant donné ce qui précède et pour de multiples autres raisons, dont la principale est de conserver bien en main le prolétariat assoiffé de bien-être et de liberté. Envisage-t-on un instant où aboutirait la bourgeoisie capitaliste, devant un prolétariat libéré de son esclavage, sans le soutien de l'armée et de l'Eglise obscurantiste.

Le but du capitalisme est maintenant de durer le plus longtemps possible. Il sait de jour en jour que, si il ne s'empare pas de ses expédients et d'éviter qu'il recoure aux plus néfastes, dont la guerre, pour se refaire une nouvelle jeunesse et augmenter sa longévité.

Nous seuls pouvons éviter le pire en démontrant aux mystifiés jusqu'où peut les mener la duplicité de leurs exploiters et en les incitant à réagir.

Le salut, notre salut à tous, ne peut découler que de cette action.

Louis Lecoin fait la grève de la faim

Depuis le 1er juin, le directeur de « Liberté », périodique pacifiste, social, libertaire, animateur par ailleurs, du « Secours aux objecteurs de conscience », fait la grève de la faim.

Il a pris cette détermination pour hâter le vote et la mise en application du statut de l'objection de conscience qui doit être soumis prochainement au gouvernement et ensuite ratifié par le parlement.

Avant de commencer son jeûne, L. Lecoin a écrit au chef de l'Etat pour lui rappeler sa promesse de solutionner le cas des objecteurs dès que le cessez-le-feu serait signé.

Ceci est fait depuis pas mal de temps et aucune décision n'est inter-

venue jusqu'ici. Pour des « raisons d'opportunité » l'examen du statut serait maintenant différé tant que le vote sur l'autodétermination en Algérie n'aura pas eu lieu et ne serait présenté au parlement qu'au cours de la prochaine session. Le risque est grand pour les objecteurs d'attendre encore longtemps.

Le but immédiat de notre camarade est de faire prononcer une suspension de peine pour tous les emprisonnés en attendant qu'il soit définitivement statué sur leur cas.

L'action menée par le « Secours aux objecteurs de conscience » et son principal animateur a déjà donné des résultats appréciables. Les peines de

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34^e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 198

Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole 0 40 NF.

21 Juin 1962

LA SERVITUDE «ÇA TOURNE»

Celui qui demeure à la merci des détenteurs des instruments de travail n'est pas libre, il devient la chose de privilégiés, il est en état de servitude. Le pauvre est en possession d'un capital qui fond d'année en année, ce capital est le travail; quand la maladie ou la vieillesse ne lui permet plus de produire, il est condamné, il doit disparaître, son capital n'existe plus. Le riche, même oisif, détenteur des instruments de travail, possède le privilège d'un capital de production et d'asservissement qui ne disparaît que bien rarement. Il transmet à sa descendance son pouvoir d'oppression.

Le salaire du travailleur, suffisant pour empêcher de mourir, se transforme, à la fin de sa vie, en une traite qui est une aumône, autorisant son bénéficiaire à une famine déguisée dont il a honte, alors que les travailleurs en puissance ne possèdent pas le courage de revendiquer le droit de tous au bénéfice de la production générale de la nature et du travail. Le lot du vieux travailleur est de mourir de privations au milieu de la richesse et de la surproduction, du fait d'une mauvaise répartition de cette dernière. Le capi-

tal, interdit la consommation à celui qui ne peut lui procurer bénéfice. Le riche prétend soulager la misère par des aumônes, se refusant d'admettre que la plus belle preuve d'humanité serait la fraternité et non la charité. Les œuvres et les associations de bienfaisance ne sont que des organisations hypocrites autorisant le maintien de la puissance du capital, afin de freiner la révolte des ventres affamés. C'est avec un bandeau sur les yeux, que les travailleurs s'épuisent et perpétuent les jougs dont ils font dons à leur descendance. L'héritage du pauvre est la servitude, l'héritage du riche est l'oppression.

Cette tyrannie héréditaire a parfois ses dangers; de temps en temps, le peuple relève la tête et réalise sa force en affrontant les pouvoirs. Ces révoltes ne permettent pas la libération des servitudes et le bris des jougs; la non-préparation de l'utilisation de la révolte, autorise la tyrannie du capital à reprendre, sous un jour ou une étiquette différente, tout son pouvoir, en camouflant son droit de servage, en proposant des Communautés d'intérêts et de solidarité entre le capital et le travail. Aucune compromission n'est accepta-

ble avec le capital, lui conserver une part de pouvoir est admettre la servitude.

L'insuffisance de la préparation des travailleurs aux bénéfices d'une société libre de demain, est la surpente garantie du capital. Si les Etats entretenaient les peuples dans le mensonge, l'hypocrisie, la violence, c'est bien, en définitive, pour maintenir la puissance du capitalisme. Nous devons donc, avant tout, éduquer, instruire, libérer les esclaves d'aujourd'hui, afin d'autoriser des hommes libres pour demain.

L'égalité n'est pas le partage du capital, mais la suppression du capital; c'est la mise en commun de tous les moyens de production au bénéfice de tous par le travail de tous. Les hommes, dans un avenir plus ou moins lointain, s'associeront pour la production et la consommation de tous, interdisant le profit personnel, rendra impossible la reconstitution d'un capital déguisé. Par l'évaluation à une plus grande humanité, les hommes parviendront à la fraternité, la violence deviendra inutile, mais l'oppression, sans grandeur. Mieux vaut la terreur que la violence, mais l'égalité dans la satisfaction du travail accompli fraternellement, que la caricature de l'honneur dans le sang de ses frères. « Car il avait depuis longtemps découvert que personne n'a de courage, mais que n'importe quel être humain, par orgueil, aveuglement, dans l'héroïsme, comme on dégringole dans une bouche d'égoût grande ouverte au milieu du trottoir. » William Faulkner.

René VILLARD

LES JEUX DE LA RADIO

Sous ce titre on peut lire un court article sur « Quitte ou double » et les jeux similaires dans le même bulletin paroissial dont je vous ai parlé la semaine dernière.

Il est dit notamment que : « Ce qui est mauvais c'est la manière dont on attire l'homme avec de l'argent, que les sommes sont tellement fortes que l'appât du gain attire toute l'attention, enfin et surtout que des sommes aussi fortes pourraient être mieux employées ailleurs. On n'a pas le droit de jouer ainsi avec de l'argent, alors que l'argent est dûment gagné par beaucoup, alors qu'il y a des pauvres, pas assez de logements, et des pays sous-développés. »

L'appât du gain, le gaspillage de l'argent, cela ne peut pas être chrétien.

Que voilà de belles paroles, n'est-ce pas ? et qui de nous n'y souscritrait de bon cœur ?

Car il est vrai, en effet, que le fait de répartir ainsi des millions sur un coup de dé, ou un exercice de mémoire, n'est pas, sinon chrétien, du moins très moral. Mais tout compte fait, est-il plus moral de récompenser les forts en thème par une situation dite « honorable et convenant à leur capacité » ou par des promotions dans la hiérarchie sociale plutôt que d'attribuer une somme plus ou moins forte aux gagnants d'un concours publicitaire ?

Est-il moral que le fait de naître de parents appartenant à telle ou telle catégorie sociale permette aux uns de s'instruire et de s'élever, et aux autres de ne pouvoir le faire faute de moyens pécuniaires.

Enfin, est-il moral que des individus, ouvrant et travaillant utilement et nécessairement pour le bien de tous, tels les ouvriers de toutes catégories, soient presque toujours dévalorisés à tous les points de vue, par rapport à ceux qui appartiennent à des professions dites libérales ou intellectuelles, même si les gens appartenant à ces professions travaillent utilement (ce qui dans bien des cas resterait à prouver).

Et oui, selon nous, aussi, on n'a pas le droit de jouer avec de l'argent... alors que celui-ci est dur à gagner, alors qu'il y a des pauvres, pas assez de logements et des pays sous-développés.

Mais nous pensons aussi pour ces mêmes raisons et bien d'autres, qu'on n'a pas le droit non plus de gaspiller de l'argent pour édifier des palais luxueux et sans aucune utilité réelle

que sont les églises : on n'a pas le droit d'entretenir toute une cohorte de religieux et de prêtres de toutes sortes sans les astreindre à effectuer un véritable travail de production utile à la communauté et qu'on n'a pas le droit non plus de gaspiller de l'argent en fêtes et manifestations plus ou moins coûteuses telles que celles auxquelles se livrent les membres de l'Eglise catholique apostolique et romaine ! Enfin, pour nous, en tenir là, on n'a pas non plus le droit de gaspiller de l'argent pour faire imprimer, parfois luxueusement, des ouvrages de théologie et autres livres de piété absolument inutiles du point de vue de la science, et fort nuisibles en ce qui concerne les progrès matériels ou spirituels de l'humanité.

BLANQUET

LE POUVOIR

Georges, Jean, Maurice — ouvriers de Sud-Aviation à Bougenais par Rezé-les-Nantes — vous êtes le premier C. G. T. O., le second C. F. T. C., le dernier C. G. T. F. O. ; trio d'industrialisme mourant. Le 13 mai 1958, vous aviez peur des « paras » ; au nom de cette lâcheté, vous avez voté : Oui ! au pouvoir.

Ce jour, par la grève, vous dites : Non ! au pouvoir.

Mais c'est en 1958, que vous aviez à dire : Non ! au pouvoir ; vous les ouvriers de Sud-Aviation qui avez accepté qu'un sauveur suprême, un général, celui que vous savez, puisse enfin servir d'attringent à votre démocratie colérique.

Georges, Jean, Maurice, votre syndicalisme c'est du vent, Georges, tu penses P. C. F. ; Jean, tu penses I. O. ; Maurice, tu penses S. F. I. O. ; trio de chiens battus par vos maîtres à penser, c'est le parti qui vous dirige, et votre syndicat qui vous fait commettre bêtises sur bêtises.

Alors le pouvoir, ce pouvoir qui se déclare né de vous, vivre par vous, ce pouvoir qui porte le label « démocratie directe » par la troublante invention du référendum (où bonnes sœurs, prêtres, militaires, votent au pas), ce pouvoir sombrera si vous n'avez le courage, c'est-à-dire, si vous n'avez l'esprit de révolte, si refusant la démocratie vous lutez pour une démocratie vivante, une démocratie

ranimée, si vous faites le serment de ne plus jamais confier votre destin à l'homme de l'orgueil souverain, qui ne peut comme le disait l'Algérien Farès « laisser place à l'indispensable langage du cœur ».

Ce cœur fait d'amitié, il n'existe que dans la noblesse des sentiments syndicalo-révolutionnaires ; nous militants de l'ultime privation de la manipulation humaine n'avons rien à attendre des plats-cul du régime nous ; notre combat est en nous et nous le porterons là où nous désirons le porter.

Ce pouvoir qui se réclame Georges, Jean, Maurice de vos 80 %, c'est l'image en plus grotesque du deuxième empire ; l'histoire de France n'est faite que de Badinguets (alors, mon fils je te comprends quand tu refuses d'apprendre l'histoire de France).

Pour nous, esprits libres, dans un pays où le J. O. annonce que la Cour de Justice militaire sera présidée par le général de Lamoignon (nous avons souvenance) la cour peut siéger à

huit clos ou simplement interdire la publication du compte-rendu de ses débats, nous disons comme depuis mai 1958 : Non ! au pouvoir.

Jamais, Georges, Jean, Maurice, nous n'accepterons pour sauver notre carcasse de livrer nos copains. Vous, les gars de Sud-Aviation, si vous n'avez pas voté « Oui » au pouvoir pour le droit de caresser vos femmes dans des logements à crédit vous ne serez pas ce jour au chômage ; la liberté se gagne à la force du poignet, elle n'est jamais donnée par les maîtres.

Ouvriers manuels et intellectuels de Sud-Aviation de Nantes, quittez vos centrales syndicales réformistes. Rejoignez un syndicalisme véritablement révolutionnaire, le nôtre, qui n'attend que d'être le vôtre.

Le pouvoir, les partis, les mauvais syndicalismes, s'écroulent ; alors, ensemble, sauvez-nous les uns les autres ; c'est la loi de nature, Confucius l'a dit.

Y. M. BIGET

L'ESPRIT COLONIALISTE

A l'état pur (1), l'esprit colonialiste se trouve typiquement représenté par les ultras d'Algérie et par leurs séides.

Combien de fois les AVONS NOUS ENTENDUS nous dire : « Mais nous leur avons apporté le meilleur de notre civilisation, c'est-à-dire : des hôpitaux, des écoles, des routes, des services publics, etc... »

Et nous leur répondions avec raison : « Tout ce que vous avez construit, toutes les terres que vous avez mises en valeur, toutes les mines que vous avez ouvertes, tout cela fut fait exclusivement dans votre intérêt, dans l'espoir de réaliser des profits... C'est tellement vrai, que vous accordez généreusement des salaires de famine à ceux à qui vous avez volé les terres, et que vous communiquez à bâtir des écoles à l'heure où les arabes contestent votre domination... vous aviez peur de la montée intellectuelle de ce peuple arriéré ! L'hypocrisie civilisatrice dissimulait

sa soif d'appétits et de puissance : on règne plus facilement sur un peuple d'ilotes que sur une communauté éclairée.

Ces colonialistes auraient pu battre en retraite avec leurs fortunes amassées, ils auraient pu délaisser leurs biens par un marchandage avec leurs anciens esclaves se seraient certainement prêtés dans leur sol d'indépendance. Ils auraient pu abandonner ce sol où ils avaient commis tant d'exactions en demandant un quitus honorable à ceux à qui ils abandonnaient la jouissance des services publics réalisés pour leur usage personnel. C'eût été sans grandeur, car le non n'eût pas effacé totalement les souffrances matérielles et morales des indigènes, mais cela eût été rationnel.

Eh bien ! non, jusqu'à la dernière minute, les colonialistes ont espéré que les ruses politiques auraient raison des impatiences révolutionnaires de neuf millions de parias. Aussi,

quand il fallut se rendre à l'évidence, que rien ne saurait être conservé des richesses amassées sur le plan public, cédant à leur rage colonialiste, les ultras, aidés par les officiers d'une armée de métier, dressés pour la conquête et non pour l'abandon des terres conquises, ce fut la ruée vers la destruction de ce que l'on prétendait avoir bâti pour l'amélioration du sort des indigènes !

Ecoles, hôpitaux, travaux publics... tout est systématiquement détruit par ceux qui, pendant cent trente ans, ont prétendu faire ce qu'ils faisaient pour élever la condition d'un peuple arriéré...

L'infâme hypocrisie des colonisateurs se révèle enfin dans cette posture de la terre brûlée que l'on croyait une spécialité hitlérienne alors qu'elle a toujours été pratiquée par tous les spéadassins de l'histoire. Quand tu rencontreras sur ton chemin un pauvre travailleur chassé de

qu'il croit être son bien-être, la société capitaliste l'ayant étourdi par des sigles riches en espérances, telles : les libertés syndicales, les lois sociales, qui comprennent la défense universelle de ses intérêts (tu parles !). Comment, ébloui par les savagesses énoncées, pourrait-il penser à ce que cachent d'intentions crapuleuses ces « belles » promesses ? Hélas, l'homme du peuple se laisse bercer par ces illusions, et puis le temps lui manque, il est happé par un déploiement luxueux de publicité et de prospections vénales. Les mois, vacances, confort, week-end, etc., prennent une place considérable dans son esprit. Il lui faut prendre ses dispositions pour acquiescer ces dépenses aux pieds d'argile. Comment s'en sortir ? par le crédit. Comment trouve-t-il l'argent ? par des heures supplémentaires. La cervelle du travailleur, en particulier, est hantée par les traites à payer : Voyons, « je mettrai la prime de fin de mois au percepteur, les heures supplémentaires au poste de télé, ou frigidaire, ou même auto ; on fera des économies pour les vacances, etc. ». Le travailleur passe sa belle jeunesse à être un employé honnête, un client sérieux et solvable et veut être un homme comme il faut, au milieu d'une société corrompue. Jamais ce héros moderne ne pense à sa carcasse, pour lui la fatigue ne compte pas, travailler toujours plus longtemps semble être sa devise, jusqu'au jour où ayant bien miné sa santé la grande échéance lui fait comprendre la réalité de la monstrueuse machination dont il a été la ridicule victime.

Sans appui parce qu'à la solidarité humaine, le travailleur ne veut y croire ni la pratiquer, se croyant le plus malin, il se complait à l'écouter ceux qui ont intérêt à le faire marcher par les chemins tortueux ; il trotte en tournant en rond, comme l'âne et la carotte de la fable ; la carotte pourrit au bout de son bâton comme le travailleur s'étourdit dans ces graves tournantes pour, enfin, constater son impuissance, désertier les syndicats et ramper devant l'exploiteur toujours plus absolu.

Est-ce si difficile de réfléchir ? Je sais, s'il est agréable au patron d'accorder à l'ouvrier, qui lui demande, de faire des heures supplémentaires pour mieux gagner sa vie ; c'est aussi moins risqué qu'exiger son dû. Mais, cela prouve, hélas, que le travailleur manque de personnalité et qu'il préfère la fange de l'obéissance à la fierté de son individualité et, ce serait désespérant si le progrès ne venait s'interposer, imposant à la longue, au premier de céder quelques poussières et obligeant le second à évoluer vers sa libération.

Conclusion pessimiste ? Non ! Appel à la conscience des hommes libres et qui veulent le rester en dépit de cet état de fait déplorable. Leur place est avec nous dans la lutte et non, même par opportunisme, aux côtés des prétendus défenseurs des droits des travailleurs !

Camille ANDRES

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

Collaborer, c'est capituler!

J. B.

Libertad de expresión

Una Prensa sin libertad
no es propia nada más que
para plumas sin dignidad.

No parece sino que hombres que ante todo lo sacrifican en holocausto de la libertad, hoy de ella como el murciélago de la luz. Quedado, en la época en que el pensamiento libre se vea perseguido cruelmente por el inapelable Tribunal de la Inquisición, decía: « En España, todo cuanto no es cobardía es considerado como herejía. » Y nosotros, poco a poco, vamos entrando en este sepulcro donde bajo la losa de la « prudencia » enterramos nuestros pensamientos, como una confirmación de lo dicho por el autor de « Los Sueños ».

Cuando rompiendo el cascarón de la rutina diaria alguien expone sus inquietudes despojándola de esa empalagosa gelatina de la hipocresía, cae automáticamente en el campo de tiro de los que viven más cara a los extraños que a la cruda realidad. Para afinar su puntería apoyan sus argumentos en que nuestra Prensa es leída por personas ajenas a nuestras concepciones ideológicas.

Si dejaran de mirar por tan estrecho punto de mira, dándose cuenta de que la única conclusión a que pueden llegar nuestros lectores, es que somos hombres libres y por tanto no sometidos a la disciplina emanada de directores.

La Prensa confederal y anarquista debe y tiene que ser, para poder reclamarse como tal, expresión seria, pero sin censura donde cada cual pueda dar libre expansión a sus pensamientos.

Si se escribe algo que no es el agrado general o personal o se cree que puede perturbar la armonía que debe reinar en nuestra gran familia, en esta misma tribuna habrá siempre un espacio dispuesto para la respuesta necesaria, siempre que ella esté presidida por el respeto que deben merecernos los que no piensen como nosotros. En esta respuesta puede clarificarse la causa enjuiciada y ser una cátedra para los lectores.

Esto, queríanlo o no varios compañeros, es mucho más eficaz en el orden proselitista que el decir en coro « amén » a un hecho que en la intimidad de nuestra conciencia negamos.

Mal podremos contribuir a la formación de una opinión independiente, si nosotros hipotecamos nuestra libertad « circunscritas » o a la voluntad de una mayoría muy respetuosa, pero que no siempre tiene razón.

LIGA DE MUTILADOS DE LA GUERRA E INVÁLIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Comité Nacional. Burdeos

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España y el Exilio expresa su firme y decidida solidaridad con los trabajadores españoles que han expresado públicamente su repudio contra el régimen imperante en nuestro país, mediante una acción huelguística que ha puesto de relieve el espíritu de lucha del sufrido pueblo español y sus justas aspiraciones de libertad y de justicia social.

Nuestra organización exiliada expresa igualmente su adhesión al conjunto de manifestaciones de solidaridad que se han desarrollado y se desarrollan en favor de la causa de nuestro pueblo, instanto a los organismos españoles del antifascismo y a todos los de carácter internacional que nos son afines, para que prosigan su acción en beneficio de los elevados objetivos que persiguen las masas oprimidas de nuestro país, en la confianza de que esta acción colectiva surtirá efectos favorables y será un aliciente que abrirá magníficas perspectivas a la lucha emprendida en el interior.

La Liga de Mutilados, organismo eminentemente antifascista, afirma una vez más que se considera parte integrante de nuestro pueblo y que no regateará ningún esfuerzo para ser útil a la causa que defiende la colectividad hispana, deseosa de terminar con el oprobio franquista y de ver instaurado en nuestro país un sistema de convivencia verdaderamente democrático.

EL COMITÉ NACIONAL

Burdeos, 5 de junio de 1962.

CARTA RECIBIDA

Belhade, 13-6-62. Querido Ferrer, Sin intentar hacer una protesta, quiero significarte mi desagrado por la nota publicada sobre el compañero Belis, que el pobre, visto los años que tiene y lo mucho que ha sufrido por nuestra causa como viejo militante, me parece merecía una despedida más cordial. Tengo aquí su carta en la que me dice que, encontrándose casi ciego y durmiendo solo, temía un día caer de la cama y ya no poderse levantar. No es que vuestras líneas sean incorrectas en algo; pero me parecen demasiado frías para un caso como éste. Posiblemente no haya habido en vosotros tampoco intención alguna de zaherir, y no sea más que una suspicacia mía debido a mi forma de ser. Si así fuere, perdonarme.

También he leído con tristeza que este mes no podéis cumplimentar el envío; es inconcebible, pero es así, y no es que me merezcáis un gran elogio por vuestra abnegación hacia ellos, pobres viejecitos; y se encuentra también de que el único organismo solidario que les ayuda, Spanish Refugee Aid, tiene que vencer cada vez más las dificultades que encuentran para ayudar a tantos como lo hace mensualmente.

El camino de la Historia está empujado con la sangre del individuo sacrificado por esta misma colectividad, que después enrojeció el calendario homenajeando a sus víctimas. Nuestra Prensa tiene necesidad de volver a adquirir aquella tónica de los gloriosos momentos de la acción que la diferenciación de la patrocinada por los políticos de toda laya. Debe llegar al tajo, a la fábrica o al andamio, expresándose en el claro lenguaje del obrero, que es bien comprensivo para el intelectual, al que le es más fácil comprendernos que el comprenderlos.

En nuestra Prensa se han desarrollado controversias que escandalizarían a muchos compañeros hoy, y de estas controversias surgió una pujante juventud que en el momento decisivo de la Historia fue el asombro del mundo entero. No debemos perder de vista los viejos y menos viejos, que los jóvenes no son tan ciegos e indiferentes como suponemos.

Los compañeros que hoy piden censura para nuestra Prensa, no deberían olvidar que aquella en que templan su pluma Pelá, Pestaña, Carbó, Orobón Fernández y tantos otros, era leída por el militante activo, y por el activo enemigo de todo avance social: por el obrero y por el burgués, por el ignorante y el catadrático, y lo que la hacía interesante a todos, era precisamente esa ilimitada libertad de expresión, no conocida en los periódicos donde la palabra infalible del jefe constituía un acto de fe.

Para que hayamos perdido de vista lo que tenemos frente a nuestros ojos, que hayamos olvidado aquella época, donde públicamente se trataban todos los problemas sin miedo al « qué dirán o pensarán ».

Hoy cualquier inquietud que intranquilece a un militante, a juicio de muchos, tiene que exponerla en el seno de la C. N. T. y si ésta no se hace eco de ella debe someterse a un debate, que está convencido de que la razón le asiste.

La C. N. T. jamás tuvo asuntos íntimos, todos sus asuntos pertenecen al Pueblo. De él nació, de él se alimenta y por él y su emancipación continúa en la vanguardia revolucionaria, y siendo así, si el militante no es escuchado en su Federación Local, debe hacerse oír por quienes estando distantes de él pueden comprenderlos, haciendo con sus consejos frenarlo en el error si en él está, o acelerar el motor de la verdad en cualquier problema determinado.

Es tan grande la libertad de un solo hombre, que se hace imposible querer « censurar » ante las cuatro paredes de una F. L. La fuerza conjunta de mil Hércules es insuficiente para impedir su expansión; ni todas las mordazas juntas le privarían de decir lo que por necesidad interior tuviera que exponer.

Dejémosle, pues, libre el camino y ayudémosle poniendo a su disposición un periódico, tan libre, tan pujante, tan claro como él mismo. Es doloroso leer a militantes reclamando que los directores de nuestra Prensa se conviertan en censores, cuando con censurarse sus propios pensamientos. Podrán evitar, si la publicación de todo trabajo que no guarde el respeto que debe ser prólogo, contenido y epílogo de todo escrito.

La censura está bien y le es necesaria a la Prensa católica, en donde poner en tela de juicio la pureza del parto de la virgen, es un imperdonable sacrilegio; o en la Prensa comunista y fascista, donde comentar desfavorablemente el « slogan » lanzado por el Comité o el Caudillo, es un crimen que se paga con la expulsión o la cárcel; o en la Prensa comercial, donde se tiene más en cuenta el interés económico de la tirada que la formación moral e intelectual de los lectores. Pero jamás en la Prensa confederal y anarquista, porque sus verdaderos militantes lo han sido siempre de adentro afuera y no de afuera adentro, como pretendían guardianes de cinturones de castidad.

Que cada cual escriba lo que sepa y piense, pero que no olvide que los que no sepan y piensen como él, merecen toda consideración.

Pretender la unidad de pensamiento es imposible.

M. PUENTE

Siempre he dicho que el caso de solidaridad no debe ser voluntario, sino orgánico; incluyendo en la co-tización mensual el deber solidario que hacia los viejecitos y enfermos tenemos. Ese principio ilustraría sobre nuestro propósito futuro y crearía, por simpatía, un deber internacional en todos los organismos sindicales, que no se puede concebir sindicalismo sin solidaridad, pues una palabra es sinónimo de otra. De la no práctica de este principio viene toda esa confusión que presenciamos en los movimientos sindicales. Nada más por hoy, sino que recibo, con los demás compañeros de Federación, el saludo sincero y fraternal de este que lo sabéis vuestro.

PARADEROS

— Basilio Fernández, recién llegado de Africa del Norte, pregunta por Juan Bermelo (a) «Lozano», y por todos sus paisanos del pueblo de Novavillal de Peña (Badajoz). Diríjase a él mismo. Dirección, rue de l'Eglise, Millery (Rhône). — Antonio Vidal Val, de Ballobar del Cinca (Huesca). Quien sepa su paradero lo comunicará a E. Masot, 19, rue Léon Marcotte, Caen (Calvados).

to es imposible; busquemos la unidad de sentimiento; ésta será la garantía de que en las polémicas que pudieran desarrollarse no se buscará vencer al contrario, sino el vencerle con argumentos, la mejor ayuda e ilustración que se podría ofrecer a los lectores.

Dejémoslos de pedir censura para nuestra Prensa. Exijamos libertad y dignidad dentro de ella. Esta será la tarjeta que nos acredite ante todos como a hombres libres agrupados en una organización libre como siempre lo fue la C.N.T.

No olvidemos que una Prensa sin libertad, sólo pueden sostenerla unos hombres sin dignidad.

LUIS GALLEGÓ

La educación personal

La educación tiene por objeto desarrollar armonicamente todas nuestras facultades. La historia nos enseña que el hombre se ha considerado siempre como sujeto a la influencia de facultades latentes o de inteligencia de una naturaleza misteriosa y extraordinaria. Teniendo en cuenta estas dos afirmaciones, podemos concluir que sólo por la educación llegaremos a la posesión de una fuerza con la cual podamos influir sobre los demás, y podamos al propio tiempo resistir por nuestra parte toda influencia exterior.

Al hablar de educación no pretendemos referirnos a los más o menos extensos y saludables conocimientos que se adquieren en la escuela, sino a un ejercicio constante a través de toda nuestra existencia.

Toda hombre recibe dos educaciones: la que le dan y la que él se proporciona, y precisamente ésta segunda educación es la que vulgarmente se llama experiencia.

Si tenemos algo que hacer que requiera una acción o una empresa difícil, presentámonos delante de una persona desagradable, dar una negativa a alguien, en una palabra, hacer algo que requiera un esfuerzo de voluntad, tomemos la firme resolución de que cumpliremos nuestro cometido con una calma, con una entereza, con una decisión absolutas, sin vacilar lo más mínimo. Y sobre todo, no busquemos motivos para excusarnos de ello: digo motivo, no digo razones, y hago resaltar esto porque generalmente cuando uno busca motivos para no hacer una cosa determinada, es señal evidente de que le faltan razones que se lo impidan.

Dejando digresiones aparte, la mejor educación de la voluntad consiste en anteponer a todo momento de indolencia, de pereza, el constante ejercicio de la acción. La voluntad es una fuerza que está por encima de toda comodidad y donde aquella impera y no hay fuerza que la reduzca, ni obstáculo que la detenga.

J. PEREZ GUZMAN

El acto tuvo lugar a las tres de la tarde, en el local de C. G. T.-F. O., 10, rue des Arpins. Al comenzar el mismo, el presidente anunció a los asistentes la imposibilidad en que se veía de presentar al compañero Porras, retenido en París, según anunciaba un telegrama enviado por Pascual Tomás. Fue reemplazado por Julio Rodríguez, antiguo gobernador que fue durante nuestra guerra de Málaga y Guadalajara.

El presidente a la hora anunciada, da apertura al mismo tras explicar, de una forma emotiva, la razón de dicha reunión, haciendo presentación y breve panegírico de los oradores, al tiempo que rinde homenaje a cuantos en España luchan y padecen la tiranía franquista. Habiendo acordado invertir el orden de los oradores, es Marcel Jehove, secretario regional de la C.G.T.-F.O., que hace uso de la palabra en primer lugar. Tras un saludo especial a los huelguistas españoles, dice ser un honor para él ocupar la tribuna para hablar de la gesta española, esperando y deseando que los trabajadores franceses sepan emular a los españoles, los cuales no han arriado bandera, no obstante a abandonos y traiciones. Manifiesta tener una confianza ciega en la fuerza realizadora del proletariado español y dice estar de todo corazón con los trabajadores de Iberia.

Hace alusión a la nueva posición de la Iglesia española, afirmando que si ésta hace defección a Franco sus días son contados. La asistencia oye calurosamente dicha afirmación. Seguidamente, sube a la tribuna el compañero Sigüenza. Comienza rindiendo homenaje a cuantos compañeros y amigos sufren en España la tiranía franquista, haciendo resaltar el valor indomito de los trabajadores españoles, los cuales, no obstante encontrarse abandonados por el tan loado mundo democrático y comunista, saben, una vez más, colocarse a la cabeza del proletariado mundial, llevando a la faz del universo la bandera de ambas doctrinas. Pone de manifiesto el valor y capacidad de organización de los trabajadores españoles, así como el mentis más pro-

Mitin de Alianza Sindical en Rouen

TUVO este lugar el pasado 20 de mayo en la ciudad que históricamente simboliza la muerte de la impía Juana y santificada por la posterioridad. Organizado por las FF. LL., U.G.T.-O.N.T.

Los compañeros de ambas sindicales habían desplegado un trabajo digno del mayor encomio, llamando a todos los antifranquistas de la región a hacer acto de presencia al mitin que simbolizaba la unión de los trabajadores españoles en el exilio.

Los pasquines y octavillas anunciaban los oradores siguientes: Sigüenza, enviado por la Secretaría de propaganda del Comité Regional Zona Norte C. N. T. Ramón Porras, por la Comisión Ejecutiva U.G.T. y Marcel Jehove por la C.G.T.-F.O., secretario general de la Región Normanda. Presidió el mismo en nombre de la U. G. T., Duque, de la Local de Rouen.

El acto tuvo lugar a las tres de la tarde, en el local de C. G. T.-F. O., 10, rue des Arpins. Al comenzar el mismo, el presidente anunció a los asistentes la imposibilidad en que se veía de presentar al compañero Porras, retenido en París, según anunciaba un telegrama enviado por Pascual Tomás. Fue reemplazado por Julio Rodríguez, antiguo gobernador que fue durante nuestra guerra de Málaga y Guadalajara.

El presidente a la hora anunciada, da apertura al mismo tras explicar, de una forma emotiva, la razón de dicha reunión, haciendo presentación y breve panegírico de los oradores, al tiempo que rinde homenaje a cuantos en España luchan y padecen la tiranía franquista. Habiendo acordado invertir el orden de los oradores, es Marcel Jehove, secretario regional de la C.G.T.-F.O., que hace uso de la palabra en primer lugar. Tras un saludo especial a los huelguistas españoles, dice ser un honor para él ocupar la tribuna para hablar de la gesta española, esperando y deseando que los trabajadores franceses sepan emular a los españoles, los cuales no han arriado bandera, no obstante a abandonos y traiciones. Manifiesta tener una confianza ciega en la fuerza realizadora del proletariado español y dice estar de todo corazón con los trabajadores de Iberia.

Hace alusión a la nueva posición de la Iglesia española, afirmando que si ésta hace defección a Franco sus días son contados. La asistencia oye calurosamente dicha afirmación. Seguidamente, sube a la tribuna el compañero Sigüenza. Comienza rindiendo homenaje a cuantos compañeros y amigos sufren en España la tiranía franquista, haciendo resaltar el valor indomito de los trabajadores españoles, los cuales, no obstante encontrarse abandonados por el tan loado mundo democrático y comunista, saben, una vez más, colocarse a la cabeza del proletariado mundial, llevando a la faz del universo la bandera de ambas doctrinas. Pone de manifiesto el valor y capacidad de organización de los trabajadores españoles, así como el mentis más pro-

fundo dado al mundo con su gesta sobre el agotamiento y resquebrajamiento de su potencia revolucionaria. Perorando sobre la Iglesia y el capitalismo español, dice que las tumbas de los fusilados en España se levantan en gesto acusador si alguno pretende pactar con los asesinos de los trabajadores españoles.

Analizando las gestas heroicas de nuestra guerra, se dirige a los jóvenes venidos recientemente de España, y que por su juventud no vieron ni conocieron las realizaciones revolucionarias de las dos Centrales Sindicales. Les explica cómo los trabajadores españoles asombraron al mundo e hicieron temblar al capitalismo internacional, demostrando, tanto en los frentes de batalla como en los lugares de trabajo, la capacidad combativa y constructiva de la revolución. Campos, fábricas, talleres, laboratorios, lugares de enseñanza y distribución fueron controlados y puestos en marcha por los sindicatos revolucionarios de España, dando el mentis más rotundo de largo tiempo sostenido por los enemigos de los trabajadores de su incapacidad creadora y distribuidora. El capitalismo internacional se percató del peligro de espolismo que representaban tales realizaciones, y a tal efecto, creó el fallido y tristemente conocido Comité de No Intervención, condenando al pueblo español a su desastrosa derrota revolucionaria. Tomando como ejemplo dicho Comité, exhorta a los trabajadores del mundo a la creación de un Comité Revolucionario de Intervención, para ayudar en signo de solidaridad al esclavizado pueblo español. Seguidamente hace una análisis general de la situación internacional, haciendo resaltar la vergüenza que significa para el mundo socialista la presencia de Franco en España, diciendo que la mayoría de Europa se encuentra gobernada o influenciada por dirigentes socialistas o comunistas. Rememora la gran ilusión producida en España, y sobre todo en las cárceles en 1945, con el triunfo del Laborismo inglés, y que, finalmente, dicha ilusión fue desvanecida por la ignorancia de la solidaridad socialista.

Analizando el panorama nacional presente y futuro de España, hace alusión al último acuerdo del Partido Comunista Español referente a la subvención de la Iglesia por el Estado, y pone en guardia a los trabajadores comunistas que de buena fe sigan las consignas de dicho partido. Sobre el futuro de España dice, que los trabajadores no deberán dejarse influenciar cuando serán exhortados a un sacrificio nacional por la elevación y superación de la producción y de la economía nacional. Los trabajadores de la C.N.T. y de la U.G.T. deberán marchar de la mano, los unos con los otros para el mejoramiento de las condiciones de vida, y por abrir continuamente las puertas a los senderos de la Revolución.

Seguidamente, toma la palabra Julio Rodríguez por la U. G. T. Hace un saludo a España, a los asistentes y a los trabajadores franceses que, graciosamente, nos han prestado su

local y concurso. Hace historia de las fechas en que ha faltado la unidad, haciendo resaltar que a cada uno de estos momentos ha sido una victoria de los enemigos del pueblo. Rememora la Alianza de Asturias 1934, y hace mención a la actual, tanto en el interior como en el Exterior. Persiste en que hay que mantenerla a todo trance, encontrando en ella el acicate de la lucha y la seguridad en el triunfo futuro.

Da lectura a un documento guardado en su archivo particular de la época en que fue gobernador de Guadalajara, cuyo documento reflejaba la unidad de todo el antifranquismo. Sigue perorando por la unidad efectiva de los trabajadores españoles y termina rindiendo homenaje a los trabajadores del Interior.

Cierra el acto Duque por la U.G.T., recopilando las diferentes intervenciones, invitando a entonar la Internacional, al final de la cual se entonó por toda la Sala Los Hijos del Pueblo.

CORRESPONSAL

Espanoles habían de ser

(Extractamos esta nota de « La Croix », París, 24-5-1962.

No es solamente en España donde los trabajadores españoles se manifiestan contra sus condiciones de existencia. Estos son cada día más numerosos en los países europeos que, como Francia y Alemania (1) necesitan mano de obra.

Estos nuevos « nomadas » de la industria no aguantan sin protestar las condiciones de vida a menudo penosas a que se hallan sujetos. Es una prueba lo que actualmente ocurre en el valle de Fönsch, en la Mosella. El valle de Fönsch de una quinceena de kilómetros de largo, acoge toda una serie de fábricas siderúrgicas (principalmente del grupo industrial de Wendel): Hayange, Knutange, Uckange, Hagodange. El proletariado español apareció por aquí hace unos años y su importancia se acrecienta cada mes, pero los incidentes se multiplican hace unas semanas.

A principios de mayo una delegación de obreros españoles intentó una gestión reivindicativa ante la oficina central de las fábricas. El motivo de este paso era el de elevar una solemne protesta contra la comida suministrada en la cantina.

El 15 de mayo, 400 trabajadores españoles manifestaron en Knutange, en el hotel en que residen con otros 200 obreros extranjeros. Para protestar contra la « mala » comida hicieron una huelga del hambre.

Los trabajadores españoles se hallan dispuestos a proseguir sus manifestaciones si sus reivindicaciones no obtienen satisfacción. Reclaman aumento de salarios, disminución del precio de pensión en el hotel, mejoramiento en el menú. En el valle de Fönsch un trabajador español debe pagar 203 NF. mensuales por dos comidas diarias y la habitación. Cada comida cuesta 2,30 NF.

Estos trabajadores sin formación ni calificación ocupan las plazas menos pagadas y a menudo realizan las labores más ingratas. La preocupación creada por el envío regular de fondos en ayuda de sus familias que viven en España, plantea a estos obreros problemas difíciles para subsistir a su existencia.

H. B., Correspondant

(1) También en Suiza se plantean problemas del mismo género para los emigrados españoles e italianos, habiéndose creado verdaderos conflictos entre las autoridades suizas e italianas. En cuanto a las autoridades españolas, lo que les importa es cobrar la nota diaria por cada obrero que bajo su control pasa la frontera. Los « obreros económicos » — incluso los « emigrados económicos » — se hallan dotados de una rebeldía al parecer innata, como lo prueba esta nota de prensa.

Lo chusco es que esta noticia, dada también por « Le Monde » 17-5-62, la reproduce « Ya » el 23-5-62. Como si en España, en aquellos momentos, no hubiera la friolera de 90.000 huelguistas.

C. N. T. U.G.T. S. T. V.

ALIANZA SINDICAL

Comité de París

Con el fin de que sea conocido el movimiento solidario en favor de los huelguistas españoles, canalizado a través de la Alianza Sindical de París-Seine, damos a continuación la primera lista de donativos.

Todo lo recaudado hasta hoy ha sido remitido al C. N. de Alianza Sindical, residente en Toulouse.

SUSCRIPCION PRO-GRÉVISTES D'ESPAGNE

Collecte Palais de la Mutualité (20 mai) 3 680 00; Chantier Malmaison, Av. Napoléon 226 00; Caisse Solidarité C. F. T. C. 300 00; Général Motors CFTC, Gennevilliers 244 00; Session de Formation CFTO (URP) 130 00; J. Chayé, Poitiers 10 00;

CULTURA Y PROPAGANDA, PARIS

El domingo, 24 de junio, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero M. SIGÜENZA. Tema (en Tribune Libre) « La posición anarcosindicalista ante la Alianza Sindical ».

Necrólogicas

JOSE MAS

Una de las víctimas del trágico accidente de Mans-la-Trivale (Hérault) es el compañero de esta F. L. José Mas, que procedía del pueblo de Molinos (Teruel).

El entierro, que fue civil, ha sido una gran manifestación de duelo a la que participó, además de todos los compañeros, la mayor parte de la población.

ANTONIO MONTES

El día 25 de mayo, esta Federación Local rindió el último tributo al compañero Antonio Montés miembro de la misma.

Tras larga y penosa enfermedad dejó de existir cuando solamente contaba 54 años. El trance fue doloroso para su familia y familiares.

Fue Montes un compañero digno por su conducta y laboriosidad y activo en orden orgánico.

En España y en los momentos más difíciles fueron varios los rasgos que desempeñó en la Comarcal de Onteniente (Valencia).

En el entierro acudió gran acompañamiento, tanto franceses como españoles, patentizando en este acto simpatía y solidaridad.

Reciba su familia y familiares el más sincero afecto y pésame de esta Federación Local de Nimes.

LIBERTAD GALIANO

En el Hospital de Tenon, de París, murió, el día 5 de junio, la hermana de nuestros compañeros Palmira y Palmir Galiano.

La finada, Libertad Galiano, fue siempre — como toda la familia — militante de la C. N. T. La grave enfermedad que la llevó a la tumba nos priva de una compañera activa en la lucha contra el fascismo.

Militante desde su más tierna juventud, en el año 17 ya estuvo en la cárcel con su hermana Palmira y su padre Galiano.

Durante la guerra estuvo presente en la lucha desde los primeros momentos, y tomó parte en todas aquellas actividades que, como mujer, en los Sindicatos de Elche requirieron su presencia.

Al finalizar la guerra, pudo embarcar con su familia en el puerto de Alicante, rumbo a Africa del Norte, donde residió en diferentes lugares, y en Alger en cuya F. Local militaba.

A raíz de su enfermedad, vino a Francia, últimamente, a casa de su hermana Palmira, con el propósito de curarse. El curso de su enfermedad dio lugar a que fuera hospitalizada, siéndolo en el Hospital Tenon, de París, en el que dejó de existir a la edad de 65 años.

Como es natural en militante de su temple, el entierro fue civil y en la corona se ostentaba un lazo rojinegro, símbolo de la anarquía por la que luchó toda su vida.

A toda la familia y deudos, damos nuestro más sentido pésame.

SUSCRIPCION

PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVÁLIDOS

MES DE JUNIO

Lista II

Suma anterior, 925,33 NF.
París: Torres, 10 NF.; Auberges Jeunesse de Nice, 10; R. Llop, 10; A. Herrera, de Rouvau (Nieve), 5; Gilabert, de Drancy, 10; José Costo (mes de junio), 30; Torralba, 5. Albi (Tarn): F. Local S. I. A., 100. Dreux (Eure-et-Loire): Hernández (junio), 10; Menéndez (junio), 5. La Nouvelle (Aude): José Llasat, 5.
Total, 1.125,33 NF.

Pagos mayo

Gastos giros, 19,60 NF. 23 beneficiarios a 48 NF. 1.104. Total, 1.123,06. Saldo a favor, 1,73 NF.

DISTRIBUCION MAYO

R. A. Malletmort (B. du Rhône); M. C. Troyes (Aube); M. C. Troyes (Aube); J. C. Orán; P. C. Toulouse; J. L. Chartres; J. M. Narbonne; J. R., Olette (P. O.); M. R., Marselle; A. P., París; G. U., Marselle; S. A., Méjico; P. S., Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt.); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

Recalcamos: Enviados a cada beneficiario, 48 NF. en lugar de 60.

COMUNICADOS

MITIN EN CARCASSONNE

En Carcassonne, patrocinado por Force Ouvrière.

En conmemoración del 19 de julio de 1936, y en solidaridad con los huelguistas españoles, se celebrará un Gran Mitin de Alianza Sindical el domingo 24 de junio, a las nueve de la mañana en la Sala de Fiestas de la Mairie, con la participación del Syndicat National des Instituteurs; CGT-Force Ouvrière; Unión General de Trabajadores y Confederación Nacional del Trabajo.

Quedan invitados todos los compañeros y españoles antifascistas del Departamento y localidades limítrofes.

F. L. DE TARDES

A las diez en punto de la mañana del día 24 del actual y en el lugar de costumbre, un compañero de esta F. L. dará una charla, seguida de controversia, sobre un tema de palpitante actualidad. Quedan invitados todos los militantes y afiliados en general que se interesen por el devenir de la C.N.T. Puntualidad y asistencia numerosa requeridas.

TOMBOLA «C. S.»

AVISO

Teniendo necesidad de celebrar el sorteo de la Tombola en lo que va de mes, rogamos la rápida liquidación de todos los envíos pendientes a cuantos compañeros y FF. LL. no lo hayan hecho.

FEDERACION LOCAL DE TOURS

Invita a todos los compañeros afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de junio a las nueve y media en el lugar de costumbre.

Esperamos la asistencia unánime y puntual de todos los que se preocupan por la vitalidad de nuestra organización.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Anuncia reunión general para el día 24 de junio, a las diez de la mañana, en su sede social, 79, rue Saint Denis, París (1). Orden del día extremadamente importante.

TELEGRAMME ADRESE A MONSIEUR LE MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE D'ESPAGNE

« Le Congrès pour la Liberté de la Culture, qui groupe des écrivains et savants de mondiales, sous la présidence de personnalités telles que messieurs Theodor Heuss, Karl Jaspers, Jacques Maritain et Reinhold Niebuhr, exprime son émotion devant l'arrestation d'écrivains, d'artistes, d'intellectuels et d'étudiants espagnols qui ont manifesté leur solidarité avec les travailleurs exerçant le droit de grève, une des libertés fondamentales du monde civilisé. »

Se convoca a todos los afiliados a una Asamblea general que tendrá lugar el 24 de junio a las nueve y media de la mañana en la sala de la rue de Pensées. Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

PLENO DE LA REGIONAL DEL CENTRO EN EL EXILIO ORDEN DEL DIA

Primero. Nombramiento de mesa de discusión.

Segundo. Informe del Comité Regional.

Tercero. ¿Se cree conveniente sufragar a las demás Regionales de origen en Francia, la celebración de una Reunión conjunta para discutir y someter a consideración la misión org

Abonnements : 1 an
Version française 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Historia de un fracaso

O SAMOS hablar de fracaso con ánimo de que el fracaso no sea. ¿Habeis adivinado? Se trata de la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos, que unos compañeros y comités de observación, indiferencia y otros han considerado con cariño. Lo que hacía tiempo temíamos ha llegado. Y ahora...

Nos resistimos a confesar el fracaso definitivo. Los confederados somos hombres de corazón, tenemos ideas humanistas. En el apuro — ¡tan frecuente! — lo hemos demostrado, nos hemos demostrado gente resuelta. Y en el caso de ahora podemos resultarlo una vez más.

Naturalmente, por bien intencionados que seamos, el problema social de la invalidez no lo vamos a resolver en sociedad burguesa. Le dimos solución en España en el corazón de nuestras colectividades y de nuestros municipios libres. El Estado, culpable de las miserias humanas que le criticamos, cargue con sus responsabilidades. Pero nosotros debemos cargar, si compañeros vale, con las necesidades de los compañeros ancianos que durante su vida lo han dado todo por la Organización y por la Idea. Desafiemos a los retróicos, a los ampulosos, a que demuestren lo contrario.

La Organización ha hecho algo, poco, desde lo departamental o mediante SIA. Debido a esta insuficiencia, innumerables compañeros han pasado por la humillación de la caridad, por la soledad con hambre y frío, no habiéndoles la solidaridad nuestra alcanzado. O las instituciones oficiales los han acogido bajo su techo, o han perecido cual perros viejos abandonados.

Saludamos con reconocimiento y emoción los raros casos que desmienten esta dolorosa afirmación que se nos escapa. Plenos y Congresos diversas veces se han ocupado de solidaridad hacia nuestros viejos o inválidos, con un total negativo, o casi, de realizaciones. Inauguramos nosotros la Suscripción, cuyo fracaso, señalamos, para paliar, no para resolver la situación. Era una idea, un inicio de práctica, que podía servir de estímulo general para posteriores soluciones. Varias FF. LL. y bastantes compañeros y grupos nos comprendieron y secundaron. La mayoría, cero. Para ésta, los compañeros necesitados e impedidos medien hacerse un nudo en la cola.

A veces incluso se nos ha exigido, con lo cual la incompreensión ha subido de grado.

Hemos querido ayudar estritamente a los compañeros indeseables, responsables, idealistas y actuantes caracterizados. No hemos pretendido organizar un sistema, cual el de SIA, el de dar dinero al primero que pasa. Hemos probado de establecer la solidaridad de compañero a compañero, del que nuevo de hacia el que no nuede. Utilizar la estima, el verdadero compañerismo, como piedra de toque. Y hemos comprobado que hay en nuestro elemento riqueza de sentimientos, corazón, actitudes que palabras. Y no descartamos a nadie. Que los frios, los hoscos, los yomenfustas, se descarten a sí mismos.

En los dos años y medio que llevamos impulsando la Suscripción, jamás ha sido ocasión de anular el bolsillo de nadie. Han contribuido graciosamente quienes han podido y querido, estimando también la buena voluntad de los compañeros que, deseando dar, por restricción eco-

nómica se han visto imposibilitados de hacerlo. Otros han existido que se las han ingeniado para aportar lotes incluso de 1.000 o 2.000 NF. que en momentos críticos nos han salvado de apuros.

La Organización consideró (solamente consideró) la Suscripción en el Congreso 1961 de Llanes. La Ponencia respectiva recomendaba la fusión de nuestro sistema solidario con la cuo-

Bandas gendarmas

La contumaz incursión facciosa de las fuerzas armadas — vicecomandantes del aire, que escoria, etc. — en los negocios públicos de Argentina, como la que ya es solera de nuestro vino monseñor; convierte a los autores de esos ataques a la soberanía popular, de instrumentos defensivos de la norma que debieran ser, en herramientas defensivas de la libertad del hombre, por lo que.

El maximifundio, el trust, la empresa de presa, el comercio tiburon, tienen en dichos cuarteles los guardaspaldas más solícitos.

De la España asiagulista de los pronunciamientos y las asonadas, se dijo que no era una nación que tenía un ejército, sino un ejército que tenía una nación o insula para su disfrute particular; y con billete de turismo pagado, para vacacionar jugando al parchis, en todas las escalaciones, por temas y boleros, los casinos y vegas de aventar el pudor. Los chacareros platenses, para descongelar la espermatozoos, que les tiene cortada el coco del comunismo, en vez de inalambrar sus pasturas, gastan la pólvora en chimangos, y llaman en su socorro a las patotas bandereras y pistolerías, consumidoras del presupuesto, que corre con el gasto de sus gustos.

La rifeña rifeña de generalitos de plomo, fue siempre con la carraña de doctoritos de crocán, la plaga cumbre de buena parte del Pentágono Neohemisferio.

La continental independencia se debió prioritariamente a los botones de hojalata de las guerreras de tales héroes, de cuento de Calleja y tabernarios muy asiduos. Una colonización se cambió por otra. Los nuevos epónimos y epígonos vallan los viejos. Los recientes encomendados indigenas no desindianaron a las Indias de occidente. Montaron su cocoteco harem en la selva virgen, como unos blancos Pizarros, ex guardadores de porcalla. La descortesía de cumplimientos, que arrumbó Cortés, ahí anclaba. Cada barbucho sin estrenar Gillette, se adjudicó las once mil virtudes del romance de Santa Ursula. Liámenle hectáreas. Liámenle Marias santísimas. Planicóse el Ande. Y a tocar la quena o el pandero, se ha dicho. ¿Qué mejor modo de atabalar en el amor? Mucho me quiero.

No hay ninguna entidad de ayuda en el exilio comparable a la que a título de Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos hace 30 meses se viene manifestando. Ni un solo centimo de los que se reciben se queda por el camino. No hay burocracia.

S.I.A.

El 22 de julio en Toulouse

Celebrará un Gran Festival en Toulouse en el Palais des Sports, place Dupuy, a las tres de la tarde. En el mismo participarán los siguientes artistas:

Juan MONTIEL, que con más humor que nunca presentará a LES ALCARONS, cuarteto vocal de renombre internacional.

La NINA DE LA CAROLINA (11 años) con sus canciones populares.

Juan RAMBLA, mago del acordeón.

José RIOS, canto mexicano.

Mary CARDO, canciones modernas.

Juanito MORENO y Diana JOSEF, baile popular.

Cuadro de jota con rondalla de guitarras y bandurrias. Bailadores: ZAPATA y X. Cantador: Emilio ALCALA.

En numerosos sucesivos daremos el nombre de los artistas que completarán el Programa.

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifalangistas en general.

ta de ayuda que el S. I. debe sacar del aumento de precio del sello confederal. Sin duda se hará la cosa; pero diez meses después, estamos como diez meses antes.

Y la Suscripción, hasta aquí bien soportada, palidece a la vista de todos. Es obra clara y sin merma, sin gastos inútiles; dinero macizo para una obra que debía ser maciza; expuesta a la consideración de todo el mundo para un éxito o para un fracaso. Y a éste se va, y al mismo recomendamos que no se vaya. Si la Organización en su versión oficial no toma parte, seamos los compañeros, sean los GG, artísticos, las FF. LL., SIA, quienes salvemos este tesoro de fraternidad que por desdicha de 75 contra 25 se nos escapa de las manos.

Tal es nuestro alabazon de alarma. Y conste que no habrá otro.

Zapatos viejos

moreno; pero, no me tumbas y le haces un rorro a tu rorra.

Las Constituciones, pues, continuaron sentadas entre nosotros sobre bayonetas; de las que se propalaba que sirven para todo, menos para enclavar en las mismas las posas; cruz que se come a besos el costal del fraude.

En la estrapada le sale a uno el lanzazo de Longinos por la umbilicalidad; haciéndonos cristos a los antipodas de la Pasión inclusive.

Aquella Revolución no movió de su tablero de ajedrez una sola ficha o cuadrícula del adquirente; frentes de toril, con las que se empiedra el arroyo.

Hoy la plutocracia no tiene otras. Nuestras Señoras del pilón, que esas culpadas, que engorda en la Mancha de manga ancha el pote gallego gubernamental. Cofradías y clubs se financian con la gruta de bombas del manar de brucos. Las parciales políticas seatan a todo trapo y tripiorra.

Los sindicatos son Perúes y peras confitadas de los líderes, a que se hace senadores por la fuerza del millón; por el voto o bote de la macana y el pitcherazo de los granaderos, mano de obra del represor chorizo.

El patronato es el mejor cliente de esos feudales de avioneta, paracaidistas no más cadentes a la hora del cobro. Sólo hay paz industrial en las fábricas y bazares que cotizan. Esto no exige al obrero de contribuir al esplendor del granero espáreo, con cuotas que lo discapan y se le arranca mediante el chantaje de la cláusula de exclusión y retiro del carnet.

Los ejércitos son sindicatos de galonados, no más útiles para la derrota de cocineras, que van a la plaza a la única provisión del macarel. Se los acalla con eso y con calderos de rancho como gasómetros. Bien. El rancho de la oficialidad son cartas del Foculare o de « Ambassadors ».

Los majos de oficio visten como tabladeros taconudos. Comen por un batallón. No se contentan con mover de 7 menús al día. La siega del césped publ es pareja. Hay bar, billar, jal-alai, capilla, montecarlo, orfeón en las residencias de príncipes de esos millones de filin.

Las repúblicas de mandanga no tienen otra base que ellos; y los de por todo programa de partido partirse el bollo y pegar la tranca. Cuatro martiores, armadas de escobas, los pondrían de nasos en tierra, a brochazo limpio.

Contra esa oposición del fregote y la papa de mondar, no hay más solución que el de los regimientos de soldados de bresca. Aspiradores de caldora contra aspiradoras polvocos. Vértice del percal, envolviendo pantalón y pentación colorados.

Se ha de cuidar de que éstos luzcan lentejuela. Controlen el baile de chamizos. Procreen como el abadejo. Si no, no hay Dios allá arriba. Ni amo de miles de reses en la fazenda, en que el milayo suda como un botío.

Hiv que entregare y prestacionar al entorhe Bancos, seguro, retro, breas, aguinado, avances, asistencia médico-farmacéutica, obstetricia o parteros, obituario, guardería infantil, hotel de etapas, colegiatura hipotecas de viento, chalet, automóvil, club feminal, sastrer, comestible a medio costo, medallas, cruces, pensiones; cabal galardon.

Solamente así, mediante parches de bank-notes, los pandilleros de cadenedada y el barretazo, los rebeldes sin causa, ni sustancia; y los chantagistas del « surplage » de Moscú y de Peking no se hacen dueños absolutos del cotarro y no monopolizan el parkage.

Angel SAMBLANCAT

CRONICA EXPRES

FRANCO NO SUELTA PRENDA

UNIDAD Y ACCION

DECIAMOS que los acontecimientos de España tenían origen en una disputa de intereses ajenos a los intereses del Pueblo. El examen sereno de los hechos no podía llevarnos a otra conclusión. A pesar de la euforia que podía suscitar en espíritus ansiosos y esperanzados — pero no reflexivos ni observadores — la experiencia debía hacernos pensar que algo se tramaba entre bambalinas. La avalancha de huelgas « pacíficas », sincronizadas en ajustada mecánica de relojería — que no en explosiva volición de justiciera revuelta vindicativa — debía prestarse a reflexión. Las huelgas no eran como antes, no era « natural » la actitud de las autoridades, que se limitaban a « controlar » en evitación de desbordes. Tales desbordes, previsibles en un movimiento de verdadera esencia popular, no se produjeron.

Los hechos están ahí. Sin réplica. Y su elocuencia sobrepasa la elocuencia de los deseos y de las intenciones. La dama de nuestras ilusiones no se conquista con suspiros ni con palabras de arrodo embeleso. Lo que cuenta es el ataque a la fortaleza.

El diario acóctecer se califica o enjuicia según circunstancias o lugar en que se produce. Venos en estos mismos días — en Italia — dos millones de campesinos en huelga y conflictos fabriles por todo el país, cuyo choque más violento se ha producido en Ceccano: varios huelguistas heridos, uno muerto. A diario hay reueltas entre Pueblo y fascistas y entre policía y Pueblo. No se habla de calda de régimen, de revolución en puerta ni de suposiciones aviesas o generosas. Apenas si se habló de la rebelión de Puerto Cabello, en una Venezuela agitada y turbulenta, cuyo reciente saldo sobrepasó las mil docientas bajas.

En España la cifra máxima llegó a doscientos mil huelguistas. Apenas un puñado comparado a Italia. Y no se han registrado en España hechos violentos. Ni un gesto de los habituales — diríamos ingéritos — en la Guardia Civil.

Pero en cuanto a España todas las esperanzas parecían permitidas y se concebía la caída de Franco como corolario posible de las huelgas. La Prensa internacional se libró a la discción del régimen franquista, atacándolo por sus cuatro costados, como se hizo recientemente respecto al salazarismo. Prueba de la impopularidad en la que han caído Franco y Salazar.

Todo ha sido verborrea y toneladas de papel y tinta. Ataque efectivo contra Franco no se efectuó en ningún sitio. Tanto Franco como Salazar campean en lo alto de su cubil, con gesto de desafío. La solución está en manos de los propios iberos: en Portugal como en España. Pero no será solución la de los cabildos políticos y diplomáticos. No la habrá — efectiva, caudal, duradera — si no cuenta en ella el Pueblo en unidad de acción, no de partido. Desde abajo. Siempre desde abajo unidad efectuada así, de manera auténtica, sólida, eficaz. Que unión o alianza de tipo político — con políticos de vocación o de oficio — siempre degenera en apatencias de poder.

EL TRONO Y EL ALTAR

Al parecer se confirman nuestras suposiciones de que todo tuvo su origen en un forcejeo, entre los de arriba para hallar una solución inmediata para la sucesión de Franco, aportando sangre joven y un trono para España.

Coincidiendo con esta opinión, Morvan Lebesgue dice en « Le Canard Enchaîné », semanario, inconformista parisiense: « ¡Ingrato!... ¡Es que ignora el bello porvenir que te espera! Tendrás a ese príncipe que acaba de casarse en Atenas, con el embeleso y la satisfacción de nuestras costurerías. Si, ese joven pladoso, con aires de tonto, que el Caudillo educó en sus escuelas, preparándole para que realice tu felicidad. Verdaderamente no faltaba más que él para completar el cuadro: reunir el trono y el altar, retribuir España definitivamente hacia el pasado ».

Estos días se refiere la Prensa a los sectores que se disputan la sucesión. Además de los pactos sin impacto a que aludíamos las semana pasada, aparecen en escena los tradicionalistas de todo pelaje y los revoltosos e iracundos falangistas lanzándose a una guerra de manifestos. Entre éstos destacamos uno que afirma: « El Opus Dei gobierna en España y pretende implantar una monarquía liberal. » Parece ser que hemos calculado justo desde aquí.

Otro manifiesto invita al Pueblo a conmemorar el aniversario de la victoria, a « reclamar el Poder para Falange ». Hubo desfile de tropas, armamento, Guardia Civil, etc. Aramburo, jefe falangista, gober-

PUYOL

Las huelgas de España en el marco de la prensa franquista

ES harto sabido que la oposición al régimen fascista se ha puesto de relieve en España en diversos lugares y circunstancias.

La impopularidad del franquismo se ha manifestado, generalmente « soto voce », porque no ha habido manera de poderlo hacer de otro modo. No obstante, en casos aislados, de forma esporádica, ha habido acciones evidenciando disconformidad e inquina para todo lo relacionado con Franco y la Falange. Evidentemente, al tratarse de casos aislados habidos acá o acullá, se ha procurado echarle tierra encima, cubriéndolo la Prensa con la losa del silencio.

Las huelgas recientes, al tomar envergadura, al no ser posible silenciarlas en el ámbito del país, han constraído a la Prensa a decir algo en relación a ellas. Evidentemente, usando de los acostumbrados tópicos peyorativos, según la costumbre franquista de presentar fantasmas augurando grandes males al país de no prevalecer el actual régimen de mordaza.

Ahora bien: lo que desespera, lo que pone los nervios en tensión, es comprobar el cinismo, la jesuitica mala fe, la mentira más vil y desecada que se prodiga en la Prensa de nuestros días, sin que sea posible decirles públicamente lo que merecen; pero allí, en la propia España, en la propia tierra que pisan. Mala cosa tener que combatir los infundios del adversario y hacerlo a más de mil kilómetros de distancia. Si se enteran, como si no se enteran, es lo mismo... Ya es sabido que no hay peor sordo que el que no quiere oír...

Nada nuevo se les puede decir a se otorgue aquiescencia a toda esa quienes, desde el exilio evidencian corriente de descontento, con respecto al régimen, que se traduce en huelgas reivindicativas.

Según la tónica de las publicaciones más representativas, en tanto que órganos orientadores y defensores de todo lo que al régimen imperante hace referencia, toda la cohorte de periódicos que ven la luz en provincias, Entre los que alcanzan categoría de « definidores » en punto a lo que son esencias del sistema en vigencia, destacan el semanario « El Español » y el diario « Pueblo ».

Ambos desarrollan su coincidencia de pareceres contra todo aquello que lesiona la ortodoxia de los principios sustentados por la Falange en materia sindical. Evidencian su anhelo de que se ponga coto a cuanto pueda oponerse a su tan orquestado y fracasado sindicalismo « así generis », que tiene su expresión en esa burda parodia de organización obrera que tiene su expresión en los llamados Sindicatos Verticales.

Ahora bien: obsérnase en cargarse sistemáticamente el mochuelo al comunismo de todo cuanto contra el régimen se piensa y se hace en España, resultaría, para los dueños de la situación presente, hacerse reos de una descomunal estelpe. Agrupaciones como Acción Católica Española y otras similares, es indudable que a van a lo suyo, pero no puede el falangismo echar sobre ellas la artillería pesada de verborrea que contra el comunismo pone en juego. De ahí

nador de Madrid, desaconsejó el desfile de las escuadras falangistas que estaban preparadas para el caso.

Ullastres, en su discurso de Barcelona atacó con virulencia a los « monárquicos progresistas ». Jesús Suevos, en un editorial de « Arriba » dice que « no hay duda de que sea necesario que los católicos ataquen al capitalismo y al amoralismo burgués. Pero no lo hagan a partir de los postulados de Cristo y no de los preceptos de Rousseau o de Marx. Sean cuales sean las sotanas o los escapularios que ostenten los hay que, tal vez sin darse cuenta exactamente de lo que hacen, y prediclan lo contrario de lo que deben ».

Todo este desconcierto acredita la descomposición del régimen franquista, pero no es suficiente para destronar a Franco, porque todos temen la revolución como derivativo de un intento de fuerza. No puede desearla el « refugiado » Gil Robles, miembro del Consejo privado de don Juan de Borbón.

UNA COSA ES PROMETER...

Franco se apoderó de los atributos de mando mediante maniobras de gallego raposo y advertido. En el grupo de generales promotores de la rebelión Franco es « uno más », no el jefe ni el elegido. Aprovechando un hábil escamoteo, obra de su hermano Nicolás, logra Paco « el ferrolano » intituarse jefe del Estado español. Venne una serie de conflictos, oposiciones y forcejeos. Su triunfo se cimienta en promesas repartidas entre fracciones descordadas entre sí. Cada una obtiene ciertas prerrogativas. Hay también destituciones. Y detenciones, como ocurrió a ciertos prestigiosos miembros de Falange. Probablemente hubo también muertos. Ha planeado la duda ante el trágico fin de algunos generales.

Entre las promesas de Franco cuenta en peso de oro la de proceder a la restauración monárquica. Es la que se ha puesto en juego estas semanas. Una de las fracciones monárquicas — apoyada por la Iglesia — reclamaba su cumplimiento en favor de Juan Carlos. El momento era oportuno y simbólico, aprovechando el casamiento del príncipe de Asturias con Sofía de Grecia. Las huelgas comienzan en su principio apoyadas por la mismísima Iglesia.

El fracaso del intento monárquico evidencia que las fuerzas antagonistas se equivalen. Aparte del conde de Barcelona, tal vez no muy conforme, se halla la rama carlista, que puja por Carlos Hugo, actualmente ciudadano francés y ex combatiente en Argelia. El cuco de Franco ha cuidado de mantener y azuzar la discordia prometiendo a unos y a otros su padrinazgo.

La nueva pareja real, carente de la « Realidad » de su trono fue a Roma « para ver al padre santo ».

Se convirtió al catolicismo Sofía la griega. Se habrá hablado de algo más que de religión. Al parecer, en España la Iglesia ha dejado en suspenso su intento simulado o confeso. Puede que el Papa use una carta más decisiva y menos peligrosa que la de las huelgas.

REUNION DE PASTORES...

En la reunión de Munich se hallaban Salvador de Madariaga, Llopi, Arrate, Ridruejo, Gil Robles, Miralles, etc., un buen ramillete del futuro político español. Confiamos en que Llopi desmienta a Gil Robles (en verdad no confiamos en nada) en cuanto a lo que éste último expone de los acuerdos puestos sobre el tapete (aprobados). Dice Gil Robles: « (Le Monde), 12-6-62. » En Munich se estableció un entendido sobre las bases siguientes: Proceso prudente de evolución y condena formal de toda violencia, incluso antes de que haya comenzado este proceso. Se trata de demostrar que en España es posible eludir el dilema en que se afirma el régimen: o el orden actual o el caos. Todos los delegados al congreso del Movimiento Europeo se afirmaron en que el recuerdo de la guerra civil no debe servir para alimentar los odios ni a mantener un espíritu de revancha, al contrario, debe servir de lección a fin de evitar todo lo que podría llevar hacia un nuevo fratricidio. Mi divisa es que compartan conmigo las fuerzas anticomunistas españolas — es la siguiente: Una evolución iniciada en su debido tiempo hará imposible la revolución ».

Con ser algo, no es todo. Aviso a las alianzas con freno. Continúa Gil Robles: « Se pudo evitar en Munich un escollo peligroso: la eterna discusión sobre la necesidad de una consulta electoral preliminar para determinar las futuras instituciones de España. La democratización podrá ser posterior, progresiva y prudente, aunque siempre sincera. »

Si, si. Ya lo sabemos. Hubo divergencias; no hay (Pasa a la página 2)

FONTAURA

(Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable

R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevrenil

Choisy-le-Roi (Seine)